

X. Y. ZEP

BULLETIN DU CENTRE ALAIN SAVARY

MARS 2000 (4 numéros par an)

n° 7

SOMMAIRE

Éditorial

Zoom

IEN *en* ZEP
ou IEN *de* ZEP ?

Recherche

Enseigner les
mathématiques en ZEP

Ressources

Recensement 99 :
une mine de nombres
à exploiter

Brèves

- Dernières publications
- Colloques
- Multimédia
- Formation

Boussole

La politique de la ville
en matière d'éducation

Dossier

Les dispositifs relais
Pour éviter la déscolarisation
des jeunes de collège

- Pour en savoir plus

N'EN déplaise à ceux qui font de la nostalgie une ligne de conduite politique, dès que l'on entreprit de scolariser « le peuple », il y eut de nombreuses et irréductibles poches de résistance. Seuls quelques militants, alors, issus du clergé, du corps médical ou de la mouvance anarchiste, tentaient de se coltiner « les barbares ». Ils nous ont laissés de précieux témoignages que nous ne lisons pas assez. Au début, il y eut Pestalozzi, qui n'était que « philosophe » mais qui, malgré, ou à cause de son admiration pour Rousseau, voulut quitter le ciel des idées pour s'affronter aux dures réalités du temps : sa ferme, autogestionnaire avant la lettre, du Neuhof, fut emportée par la tourmente. Les gamins dont il pensait qu'un retour à la nature et l'exercice de « méthodes actives » suffiraient à les ramener dans le droit chemin, lui infligèrent une sévère défaite : ils vendirent leurs propres outils de travail et se livrèrent au pillage. Dure épreuve pour ses « bonnes intentions » éducatives ! Plus tard, à Stans, dans une ville détruite par l'armée bonapartiste, Pestalozzi, admirateur de la révolution française, créa en 1799 un orphelinat. Dans des conditions de dénuement extrême, il éprouva vite ce dont bien des éducateurs en « milieux difficiles » témoignent aujourd'hui : « *Je me tenais au milieu d'eux comme une créature de l'ordre nouveau qu'ils exécraient. Sinon comme un instrument, du moins comme un moyen mis entre les mains d'hommes que, d'une part, ils associaient à la pensée de leur malheur, et dont, d'autre part, les idées, les souhaits et les préjugés, en totale opposition avec les leurs, ne pouvaient les contenter. [...] Habités à l'oisiveté, à une vie débridée et à des jouissances désordonnées, trompés dans leur espoir d'être nourris sans avoir rien à faire, comme c'était la coutume dans les couvents, plusieurs commencèrent à se plaindre qu'ils s'ennuyaient, et ils ne voulurent plus rester.* » La situation de Pestalozzi à Stans n'est plus aujourd'hui si marginale. Surtout après que, pendant de nombreuses années, nous ayons accepté facilement l'existence de poches de résistance. Aujourd'hui – et c'est tout à notre honneur – la société ne se résigne pas à une telle situation. Elle a donc besoin de fonctionnaires, de « professionnels » capables d'affronter un double défi, inédit : 1) intégrer sans normaliser, 2) le faire dans des situations et des institutions « républicaines », dans un registre qui ne soit pas celui de la « charité » ou de la « pédagogie compassionnelle » mais bien de l'exigence intellectuelle.

– *Intégrer sans normaliser n'est pas simple* : nous sommes encore trop imprégnés de ces formes plus ou moins explicites de colonialisme qui nous font parfois concevoir l'éducation comme une « colonisation du dedans ». Et, *a contrario*, il nous arrive d'être tentés, par un refus si radical de cette démarche que nous cultivons la différence... sans observer qu'elle entérine les inégalités et assigne définitivement les individus à résidence. Le chemin est difficile qui s'efforce de prendre les gens comme ils sont... non pour les laisser là, mais pour entendre, dans ce qu'ils vivent et disent, les exigences maladroites et les questions mal formulées qui peuvent nous permettre, lentement mais avec ténacité, de les faire accéder aux formes les plus universelles de la culture. Beaucoup, cependant, y parviennent dans les ZEP où, aujourd'hui, les projets « à haute densité culturelle » se font de plus en plus nombreux.

– *Intégrer sans normaliser dans des institutions publiques dont il nous faut trouver des modes de fonctionnement acceptables* : suffisamment adaptés aux personnes concernées et suffisamment articulés au modèle républicain pour ne pas créer de ghettos. La pédagogie différenciée s'impose ici plus que jamais. Elle n'a rien à voir avec le « différentialisme », bien au contraire. C'est le refus d'inventer des pédagogies adaptées qui engendre l'échec et provoque l'exclusion. C'est la normalisation au nom d'un égalitarisme formel qui laisse bien des élèves au bord du chemin et justifie ensuite notre fonctionnement en « déversoir » : « qu'ils partent puisqu'ils n'ont pas su saisir leur chance ! »

Ainsi le présent numéro de ce bulletin explore-t-il, après bien d'autres, les voies d'une école capable de démocratiser véritablement l'accès aux savoirs. Loin d'oppositions stériles entre instruction et socialisation, il évoque les classes-relais : différenciation provisoire des cursus, délibérément tournée vers un « retour » préparé dans les filières habituelles. Il évoque aussi la nécessité de références nationales en matière de programmes et de contenus de savoirs, sans esquiver la difficile question des médiations nécessaires pour que cette « culture commune » soit véritablement intégrée par tous autrement que dans un rapport de forces. On y trouvera également la référence à nombre de travaux qui s'emparent de cette difficile mais nécessaire problématique. Ils le font parfois modestement, aux marges de la « pédagogie officielle ». Mais qui a dit que « c'est la marge qui tient la page ? »¹

Philippe MEIRIEU

Directeur de l'Institut national de recherche pédagogique

1. Il semble que ce soit Jean-Luc Godard... Mais cela aurait pu être Makarenko, Don Bosco, Freinet, Francisco Ferrer, Maria Montessori, Don Lorenzo Milani ou Deligny dont il est vraiment urgent de relire l'ouvrage *Graine de crapule* (Scarabée-CEMEA).